

La parole retrouvée

Sans voix, sans nom

Quelques femmes s'avancent dans le petit matin. Elles n'ont pas de voix, ni de parole. D'autres témoins, comme l'Évangéliste Marc, leur prêtent bien quelques mots : " qui nous roulera la pierre ? " Mais Luc, que nous suivons ce matin, place les femmes dans un grand silence. Elles ont le silence de la pénombre, quand le jour est à peine levé. Elles ont le silence des prudentes devant un danger toujours possible. Elles ont le silence du respect des morts, à l'approche du cimetière. Elles ont le silence du deuil aussi, ce grand deuil qui les frappe. Elles sont le silence des vaincues, des humiliées, le même silence que Jésus avait observé devant ses juges.

Quelques femmes s'avancent dans le petit matin. Elles n'ont pas de voix, elles n'ont pas non plus de nom. D'autres témoins, comme les Évangélistes Marc et Matthieu, les nomment tout de suite, comme on fait l'appel au début d'une journée de classe. Mais Luc, que nous suivons ce matin, place d'abord les femmes dans un grand anonymat. Elles avancent comme des ombres dans le petit jour. Il n'y a plus de maître. Il n'y a plus de classe, plus d'enseignement, plus de projet. Qui sont-elles encore, celles que Jésus avait regardé d'une façon neuve, et qui dans son regard s'étaient senties exister comme dans un commencement ?

Quelques femmes s'avancent dans le petit matin. Sans voix et sans nom, il leur reste les gestes. Elles viennent prendre soin du corps de Jésus. Elles arrivent auprès de lui comme auprès d'un petit enfant que l'on viendrait bercer, ou nourrir, ou soigner. Elles arrivent silencieusement, comme l'infirmière de nuit qui sait ce qu'elle a à faire au chevet d'un blessé grave. Les mains et les corps disent plus que les bouches dans ces moments-là. Il arrive qu'on bavarde, dans les cimetières, mais le plus souvent on se tient là, on se donne l'accolade, on se serre les mains, on se reconnaît, on fait corps. On fait simplement ce qu'il y a à faire. Seuls les rites permettent de traverser le fleuve où les paroles se noient.

La parole bloquée

Or ce jour-là, le rite lui-même devient impossible et se brise. Et peu à peu le silence se peuple de questions muettes. La pierre qui barrait l'entrée du tombeau a été roulée sur le côté. Qui a fait cela ? Pourquoi ? Doit-on se méfier de quelque chose ? Dans leur élan, les femmes avancent encore, et pénètrent dans la tombe. Le corps de

Jésus n'est plus là. Au malheur s'ajoute l'incompréhension. Elles ne savent plus quoi penser et la parole, qui dit la pensée, est d'autant plus muette, confisquée. Suspendue, impossible. Les femmes sont paralysées au bord du tombeau, où il n'y a plus rien à faire, ni à penser, ni à dire. Et le fait qu'elles soient des femmes, qui pourtant savent mieux que les hommes exprimer les émotions et les sentiments, renforce encore cette impression d'arrêt, de suspension dramatique de la parole.

Ainsi sommes-nous parfois, pas seulement devant le malheur qui nous aurait frappé, mais aussi devant celui qui frappe les autres et le monde. Que faire et que dire, parfois ? Pas grand-chose. Il y a un excès de la douleur, une confusion des repères, une sidération devant le paysage inhabituel et déstructuré du monde. Les sagesses habituelles, et même les formules religieuses bien intentionnées semblent dérisoires. A se demander parfois si ce n'est pas Dieu lui-même qui aurait disparu de notre monde, et pas seulement le corps de Jésus. Dieu qui resterait plus silencieux encore que les femmes de ce petit matin, aussi énigmatique et insondable que Jésus devant ses persécuteurs.

Parfois la parole est bloquée, et c'est comme si c'était toute notre humanité qui était bloquée. Je ne pense pas ici à l'information, ou à la communication fonctionnelle que nous utilisons tous les jours, avec des outils de plus en plus performants. Je pense à la parole qui donne sens, qui exprime le fond de ce que nous sommes, de ce que nous pensons, de ce que nous espérons. La parole qui nous rend humains, pleinement humains. C'est cette parole qui parfois est déboussolée par toutes sortes de discours politiques tordus et mensongers, dévalorisée par les discours automatisés de l'intelligence artificielle, noyée dans le flot des récits divertissants des séries ou des réseaux sociaux.

La parole qui rend vivant, et qui est si souvent suspendue, étouffée, humiliée, empêchée même de naître. Un détenu de maison d'arrêt me disait un jour : " Ici, personne ne s'intéresse à ce que nous vivons, à ce que nous ressentons. Même le psychologue ne s'intéresse pas à nous ici. Il ne cherche qu'à comprendre ce qui s'est passé dans notre affaire. Mais nous, au fond, on ne l'intéresse pas. C'est très angoissant, ça. Je suis qui aujourd'hui ? Est-ce que je compte pour quelqu'un ? "

Des paroles qui redonnent la parole

Alors voilà que dans notre histoire, deux personnages étranges viennent réintroduire de la parole. C'est étonnant, parce qu'on comprend que ce sont des anges, c'est-à-dire des envoyés de Dieu. Mais Luc les appelle " hommes ", et effectivement leur parole est bien humaine, elle réintroduit de l'humain là où l'humain était suspendu.

Ces deux hommes viennent couper le fil qui fixait les femmes au tombeau : “ il n’est plus là, celui que vous cherchiez, pourquoi le cherchez-vous donc parmi les morts ? Il est vivant ! ”

Et voilà que non seulement les deux hommes parlent, mais ils relient les femmes au souvenir des paroles de Jésus. “ Rappelez-vous ce qu’il vous a dit, quand il était encore en Galilée... ” Et c’est donc une double parole qui rejoint les femmes dans leur immobilité : celle des deux hommes, et celle de Jésus.

Alors elles sont mises en marche, et leurs langues autant que leurs pieds se délient. Alors aussi, et seulement maintenant, elles sont nommées, elles retrouvent un nom, une identité. Elles courent prévenir les autres, les hommes, qui sont à leurs occupations d’hommes : souvenez-vous que c’est le lendemain du sabbat, le premier jour de la semaine, où le rythme habituel va reprendre ses droits.

La résurrection, c’est cela : d’abord une parole qui rend la parole. Une parole venue d’ailleurs, étonnante et humaine à la fois, qui remet en marche, qui rend la parole, qui redonne un nom. Tout ce qui, profondément, fait de nous des vivants.

Nous ne sommes pas justifiés par ce que nous faisons. Nous vivons et nous existons parce qu’un jour une parole nous a été adressée, et nous a rendus capables de parler à notre tour. Nous ressuscitons quand on nous parle en vérité, et que cette parole nous donne une place, une orientation. Nous ressuscitons quand on nous écoute en vérité, et que cette écoute nous reconnaît, nous donne une ouverture, une liberté.

Les deux hommes au bord du tombeau n’ont pas d’ailes. Ils ont des oreilles pour entendre le vacarme du coeur des femmes, malgré le silence. Ils ont des bouches pour les éveiller, les relever, les envoyer.

Nous, les anges

Et s’il est bien question d’hommes, et non pas d’anges dans ce récit de Luc, c’est bien pour nous dire que nous aussi, nous pouvons être ces hommes du bord du tombeau, ces annonceurs de résurrection, ces témoins d’une parole à nouveau possible. Nous aussi nous pouvons prêter nos bouches et nos oreilles pour qu’une espérance soit partagée. Nous aussi nous pouvons rappeler les promesses de Dieu et les paroles du Christ à ceux qui sont dans le silence.

C’est ce que font les femmes, qui endossent à leur tour l’habit des anges pour transmettre la nouvelle aux hommes. Deux hommes en vêtements brillants, trois

femmes et quelques autres avec elles, onze apôtres... Tout de suite la dynamique est en marche, la croissance est là, comme une promesse supplémentaire de Dieu.

Pourtant il y a un risque. Il ne s'agit pas de parler pour parler. Il ne s'agit pas d'être des parleurs qui invitent d'autres à être aussi des parleurs, avec un beau langage religieux peut-être, mais sans que cela rejoigne une réalité, un impact effectif et profond dans la vie. Ou bien encore, il ne suffit pas d'écouter pour écouter, en laissant celui qui parle s'enfermer dans un discours qui tourne en rond.

Je pense que c'est pour cela que Luc nous parle du scepticisme des disciples, et de l'étonnement indécis de Pierre. Pour bien nous dire que la foi dans le Christ, l'élan d'une parole libérée, ne sont pas des réalités planantes et éthérées, mais au contraire : ancrées dans un concret, éprouvé par des questions et des expériences.

Les disciples hommes n'ont pas cru les disciples femmes ; ils sont restés dans l'opacité de leurs préjugés sociaux, dans l'opacité de leur incrédulité au sujet de la résurrection ! Et tant mieux ! Le doute - qu'il soit celui des autres ou le nôtre - a une fonction positive : il oblige à creuser, à approfondir, à rester humble et en marche, à garder les pieds sur terre.

Le cadeau de la foi

Ainsi les disciples n'ont pas fini de comprendre et de vivre ce que signifiait cette renaissance de la parole. Nous n'avons pas fini de comprendre et de vivre ce que signifie pour nous cette renaissance d'une parole vraie, qui nous rattache au Christ et nous lie plus authentiquement aux autres.

Mais ce qui est sûr, c'est que tout cela nous est donné comme un cadeau. Comme cette irruption de deux hommes auprès du tombeau. Comme cette irruption d'une parole qui redonne la parole. Ou comme des oeufs en chocolat qu'on trouverait dans le jardin quelques mois après le jour de Pâques, par hasard, comme un cadeau.

Puissions-nous en trouver, de ces saveurs de Pâques, par surprise, tout au long de nos jours.

Eric de Bonnechose